

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MARIETAN

Les deux évangiles (Mgr Baunard :
L'évangile du pauvre)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 136-142

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LES DEUX ÉVANGILES

« C'est bien d'aller au peuple, mais encore faut-il avoir dans la main quelque chose à lui porter. Le chrétien a un livre à porter au peuple, l'Évangile. L'Église peut lui offrir quelque chose qu'on ne tient pas dans nos académies et nos bureaux de rédaction : une foi et une espérance. » Ces paroles d'Anatole Leroy-Beaulieu pourraient servir, me semble-t-il, d'épigraphe au beau livre de Mgr Baunard.

C'est bien avec l'Évangile que l'éminent Recteur des Facultés catholiques de Lille, se présente au peuple dans l' *Évangile du Pauvre*. Dans ces pays où l'auteur laisse transpercer quelque chose d'un cœur qui a été au contact de toutes sortes de misères, on sent que Mgr Baunard a agi avant d'enseigner. Ce conseil « allons au peuple de tout

notre âme, de toutes nos forces » cet ami du pauvre l'a mis en pratique durant sa longue carrière.

Aller au peuple avec l'Évangile, voilà ce qu'il est bon de rappeler à une société désemparée et paraissant s'affaiblir sous le poids des maux dont elle souffre. A cet être dont les dernières énergies semblent s'éteindre, n'est-il pas urgent de redire les belles paroles et de montrer les exemples de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie ? C'est à ce besoin que répond *l'Évangile du Pauvre* que des mains charitables se feront un bonheur de répandre dans les familles déshéritées des biens de la fortune.

Ce beau et bon livre vient d'autant plus à point qu'il existe « un évangile nouveau, l'évangile du fort proclamant et décrétant sa propre domination exclusive et oppressive. » Un philosophe, qui vient de mourir, Herbert Spencer, a donné dans toute sa crudité et dans sa cruelle brutalité, le résumé que voici de l'évangile nouveau : « Il ne faut point, dit-il, aider les gens souffreteux et malingres en les affranchissant de la mortalité à laquelle les condamne de lui-même leur état. » Ne dites donc plus qu'il faut donner l'obole au mendiant, vêtir ceux qui sont nus, offrir un abri à ceux qui n'ont que le grand chemin pour refuge. Ce serait faire œuvre mauvaise. Car « la pauvreté des incapables, la détresse des imprudents, le dénuement des paresseux, cette poussée des forts qui écrase les faibles, sont les résultats nécessaires d'une loi générale, éclairée, bienfaisante. » La charité devient donc un crime.

Tel est le terme fatal auquel aboutit la fameuse théorie évolutionniste. D'autre part, le socialisme, avec ses fallacieuses promesses, a trompé et trompe tous les jours un grand nombre de malheureux. Aveugler les foules en les excitant, les abandonner ensuite à toute la brutalité des plus basses passions, amener les pauvres contre les riches, soulever les ouvriers contre les patrons, creuser ainsi un fossé

toujours plus profond entre les diverses classes de la société, n'est-ce pas l'oeuvre néfaste poursuivie par les socialistes ?

Le pauvre et l'ouvrier ne sont pas autre chose que des victimes. Le premier, en vertu de la « loi de sélection » ou plus justement d'extermination, est destiné à mourir dans un coin de rue, sans même qu'il soit permis à la pitié du passant de lui donner un verre d'eau. Le second est condamné à être rongé par la haine, la jalousie, l'envie, à n'avoir pendant toute sa vie que des paroles de malédiction pour une partie de l'humanité. Voilà l'évangile nouveau, terme suprême de l'évolution par laquelle passe l'humanité pour atteindre son complet développement. C'est l'âge d'or annoncé depuis tant de siècles et plus impatiemment attendu que jamais.

En regard de cet évangile, tout pétri d'égoïsme, de haine et de sensualité, il était bon de placer l'Évangile, non pas de Spencer et des socialistes, mais de Jésus-Christ, le vrai, le véritable Évangile. C'est ce qu'a fait Mgr Baunard. Son livre, il le dédie « aux pauvres pour les honorer et les consoler, aux riches, pour leur montrer les trésors qui ne périssent pas,... à tous les gens de bien, à tous les chrétiens et particulièrement aux Confrères de la société de S. Vincent de Paul. »

Jamais peut-être il ne fut plus nécessaire de ramener les foules à l'Évangile. « La vraie cause de nos maux, c'est l'ignorance de la Parole de Dieu », disait déjà S. Jean Chrysostome. Au malheureux, qui souffre de la faim, de la soif et plus encore de l'oubli des promesses éternelles, il faut redire les tendres et consolantes paroles du Maître. Plus que cela : il faut lui montrer le divin Pauvre passant par toutes les épreuves, toutes les privations et toutes les souffrances qui sont le partage des pauvres et des souffreteux. C'est encore ce que fait *l'Évangile du Pauvre* dans les vingt-quatre chapitres qu'il renferme, rattachant tous les moments de l'existence du pauvre à une scène de la vie du Sauveur.

L'auteur nous conduit ainsi de la Crèche au Calvaire, recueillant sur cette route semée des bienfaits du Rédempteur, les leçons qui se dégagent des exemples de Celui qui a voulu naître, vivre et mourir dans la pauvreté. Prenant l'enfant du pauvre dans ce lit qui n'est « qu'une jonchée de paille, ou de varrech, ou de mousse des bois, » il nous montre, couché « entre quatre planches brutes, le nouveau-né que le ciel a envoyé à la cahute, à la mansarde, à l'échoppe, au sombre sous-sol, où nul rayon ne descendra pour éclairer et réjouir le premier regard de ses yeux. » Et cependant cet enfant délaissé s'attachera à la terre qui l'a vu naître, parce qu' « à défaut d'autre richesse, la gloire nationale lui est un trésor dont il est jaloux, » et un jour peut-être viendra où ce petit oublié sera proclamé l'un des grands serviteurs de l'Eglise et de la Patrie. En tout cas, cet enfant aura comme tout homme « la puissance d'être un ouvrier de salut pour ses frères, moyennant son apport personnel de travail et de vertu. »

Souvent sans lieu fixe, sans foyer stable, cet enfant se verra obligé d'aller, comme l'oiseau, « là où le vent poussera son aile, où le ciel sera plus doux, le grain de blé plus dru, le vautour plus rare, et plus verte la branche tremblante où il perchera une saison, sans même se donner le temps ou la peine d'y bâtir son nid. » Ce sont les migrations des pauvres, forcés par un propriétaire à quitter le logement dont ils ne peuvent payer le loyer.

Mais l'enfant a grandi ; il est devenu jeune homme, jeune fille. Que de tentations l'attendent dans le milieu que lui crée sa condition de pauvre, d'ouvrier ! Heureuse la jeune ouvrière dont la main, en présence du mal, « a rencontré la petite croix d'or qu'au départ du village, sa mère a suspendue au coup de son enfant. » Cette croix la sauvera si elle sait y coller ses lèvres. Et lorsque, « chez elle, sa porte close, elle a versé quelques larmes, à genoux devant son Christ de plâtre, le morceau de pain dont elle se nourrit

lui paraît meilleur : elle ne l'a pas acheté au prix de son âme. Anges du ciel, approchez-vous de la vierge et servez-la.»

Heureux le jeune homme qui en présence de la fortune promise moyennant une lâche concession, a su refuser son nom à telle société mauvaise, son concours à telle machination déloyale ou impie ! Il a remporté la plus belle des victoires. Et si, à cette palme il peut joindre celle de l'innocence, « il est le plus aimable et le plus heureux des hommes. » Et ce bonheur il le devra, non pas à l'évangile nouveau, mais à l'Évangile de Jésus, à la grâce de Celui qui, pour nous servir de modèle et pour nous encourager, a voulu subir le triple assaut de Satan.

L'évangile de Spencer, nous l'avons vu, abandonne les pauvres à leur malheureux sort. L'Évangile du Christ nous montre qu'ils sont au contraire l'objet des sollicitudes de Jésus. « C'est à l'âme populaire que le Sauveur des peuples s'adresse tout d'abord, à cette âme naturellement chrétienne comme la nommera plus tard Tertulien. » Au temps de N. S., la science était réservée, dans les écoles, à une aristocratie dont le dédain allait jusqu'à refuser tout droit à l'ignorant. Et la synagogue avait donné la formule suprême de son mépris lorsqu'elle s'était écriée : « Autant donner sa fille à un loup que de la donner à un ignorant. »

Les hommes de l'évangile nouveau ne valent pas mieux que la synagogue. « Si j'avais la main pleine de vérités, répétait Rousseau, je me garderais bien de l'ouvrir. » Pauvre peuple, si tu n'avais que ces hommes-là pour te conduire vers cette lumière dont ils ont l'audace de tant parler, tu serais encore et pour longtemps, relégué dans la région des ténèbres ! Heureusement, à côté de cet évangile, Jésus a proclamé le sien, « et l'Église n'a fait autre chose que de l'appliquer à l'humanité nouvelle, transformée par lui. Pour toute génération", toujours et partout, l'Église est libératrice, pacificatrice, consolatrice, illuminatrice. »

Mais Jésus ne s'est pas borné, comme les meneurs socialistes, à revendiquer les droits du pauvre, de l'ouvrier. Il a été lui-même pauvre, très pauvre : ce que ne sont pas nos grands agitateurs modernes qui se présentent au peuple comme des sauveurs.

Ah ! il est bien venu, ce divin Pauvre, pour faire entendre à tous les malheureux ce cri du cœur : « Venez à moi vous tous qui travaillez, qui êtes surchargés, et je vous soulagerai. » Comment se fait-il donc que tous ne vont pas à Jésus ? C'est qu'ils se sont laissé entraîner par des exploiters « qui les flattaient pour les asservir. » Ils ont été trompés par les grands mots de *Liberté*, de *Fraternité*, d'*Egalité* dont on a habilement détourné le sens vrai, le sens chrétien. C'est tout ce que sait faire l'évangile nouveau : user de phrases sonores et pleines d'erreurs. Voyez au contraire l'Evangile de Jésus, comme il est simple ! comme tout y révèle un maître désireux d'instruire et non d'aveugler par de pompeuses déclamations. »

Nul enseignement n'a été plus populaire dans son fond et dans sa forme. Pourquoi cela ? parce que Jésus a aimé le pauvre, les petits du peuple, et cet amour lui a fait trouver le langage qui va droit au cœur. Il a fait plus : il nous a appris à voir dans le pauvre Jésus-Christ lui-même. Et dès le jour où Jésus s'est substitué au malheureux en disant : « Quand vous avez fait cela à un seul de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait, » la charité qui devait enfanter tant de prodiges de dévouement, est apparue munie de ses lettres de créance. Elle obtenait droit de cité dans une société qui n'avait pour le malheureux, pour l'esclave que des paroles de mépris ou de malédiction. Ce droit, elle le conserve. Les théories des maîtres de l'évangile nouveau n'arriveront pas à le supprimer. Il est inscrit en tête de la charte sur laquelle repose cette société qui s'appelle l'Eglise du Christ. Herbert Spencer passera, que dis-je ? il a passé, les nouveaux maîtres

passeront à leur tour, mais la loi de charité ne passera pas. Et il se trouvera toujours des âmes pour savourer et mettre en pratique les belles paroles du pieux auteur de l'Imitation : « Celui qui lit ou chante auprès d'un frère faible ou malade, exécute, avec les anges, un concert auprès du berceau de Jésus. Celui qui propose un bon livre à son frère présente aux lèvres de Jésus un vin délicieux. »

C'est un de ces bons livres que nous offre Myr Bau-nard. Qu'il en soit remercié ! Et qu'on nous permette de rappeler le vœu que nous formulions tout à l'heure : celui de voir *l'Evangile du Pauvre*¹ se répandre le plus possible. Il sera pour tous d'une profonde édification et sa lecture rapprochera des coeurs qui sont faits non pour se maudire, mais pour s'aimer et s'entraider.

D^r MARIÉTAN

¹ Librairie Poussielgue, 15, rue Cassete, Paris.